

Le couple et les paradoxes de l'amour

Patrick De Neuter

Diverses « raisons », diverses forces psychiques, peuvent pousser un homme et une femme à s'engager dans une vie de couple. Aujourd'hui, dans notre culture judéo-chrétienne occidentale, il semble bien que ce soit surtout l'amour et le désir – incluant son accomplissement dans la jouissance sexuelle – qui constituent les deux liants fondamentaux du couple. Mais remarquons que l'amour, le désir et la jouissance ne sont pas toujours tous trois présents au rendez-vous et qu'ils sont rarement les seuls fils de cette tresse qui rassemble deux parlêtres et les amène à poursuivre leur vie de couple : le désir d'enfant, la parole donnée, l'inscription sociale, laïque ou religieuse, la camaraderie professionnelle et les intérêts économiques peuvent aussi intervenir dans la constitution d'un couple ou dans l'entretien de son existence.

Dans les pages qui suivent nous nous limiterons à examiner les enseignements de l'expérience psychanalytique concernant l'Amour – avec grand A –, Amour qui se trouve promu par certains comme étant le liant le plus adéquat pour le couple malmené par le fantasme de chacun des partenaires dans ce mouvement paradoxal que j'ai développé par ailleurs. Dans cet article précédant, intitulé *Félin pour l'autre*, j'ai fait remarquer d'une part, que le fantasme rapproche les partenaires du couple, voire les enchaîne l'un à l'autre et, d'autre part, que sa structure induit la non-rencontre, lorsque ce n'est pas l'isolement radical. J'ai aussi rappelé le caractère toujours arbitraire et provisoire du lien du désir à son objet. Enfin, comme le titre voulait l'évoquer, j'ai rappelé la thèse freudienne affirmant que le désir dans son origine et sa radicalité est toujours mortifère et, plus précisément, cannibalique .

Que l'amour soit promu ou espéré comme constituant le liant le plus adéquat du

couple qui se veut durable est très compréhensible. « Faire Un » est en effet tout à la fois la visée et la promesse de l'Amour. Je ne m'étendrai pas sur le mythe, toujours évoqué en cette occasion, de la sphère divisée d'Aristophane qui, dans le couple amoureux, se trouverait reconstituée.

Ceux et celles qui sont en train de vivre l'un de ces moments de plénitude amoureuse ne se reconnaîtront sans doute pas dans les autres faces du lien amoureux, autres faces dont ils sont loin de faire l'expérience aujourd'hui. Il en est cependant très souvent question dans les cures psychanalytiques.

Ainsi, ce « faire Un » de l'Amour n'est pas sans entraîner, tôt ou tard, quelques graves difficultés et quelques profondes souffrances pour ceux et celles qui s'y sont abandonnés. Et c'est bien pour cela que certains ne s'y abandonnent jamais. Et si ces difficultés ne sont pas sans solutions possibles, il convient de d'abord les rencontrer et les analyser.

La première de celles-ci apparaît immédiatement lorsque l'on pose la question de savoir ce que devient chacun – chaque un – des deux dans ce « faire Un ». Ces chacuns ont-ils d'autre avenir que de disparaître niés, confondus, noyés, absorbés, engloutis dans ce Un de l'Amour ? Et l'on comprend les réactions d'angoisse et d'agressivité qu'entraîne inévitablement la perspective de telles disparitions subjectives .

Mais d'autres difficultés sont inévitables parce que inhérentes aux visées de l'Amour. Il nous faut ainsi envisager les antagonismes possibles de l'Amour et du désir sexuel, le monadisme narcissique et le nomadisme fréquent de l'Amour, l'évocation toujours perturbante pour le couple de l'Autre maternel et enfin, les liens fondamentaux inconscients de l'Amour, de l'agressivité, du sadisme et de la haine.

Les antagonismes possibles de l'amour et du désir sexuel

Pour Freud, l'Amour se trouve très tôt noué à la sexualité. Plus tard néanmoins, au moment de la traversée du complexe d'Oedipe, l'interdit introduit un clivage entre le mouvement amoureux et le courant sexuel dans la mesure où ils concernent le rapport à la Mère et aux autres familiers. Durant toute la période de latence, l'enfant vit dans l'inhibition d'une partie des pulsions sexuelles et par conséquent dans le fréquent clivage amour/désir sexuel. Freud reviendra souvent

sur les mécanismes d'inhibition et de clivage.

Lacan, lui, insiste tantôt sur le clivage, tantôt sur le nouage. Ainsi, lorsqu'il attribue à l'amoureux un « *Je t'aime, mais, parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose plus que toi, l'objet petit "a", je te mutile* » , Lacan veut manifestement souligner l'intrication de l'amour et du désir sexuel. Remarquons dès à présent qu'il évoque une autre intrication que nous envisagerons plus loin : celle de l'amour et de l'agressivité. Notons enfin qu'il évoque aussi l'inclusion de l'objet d'amour et de l'objet « a » cause du désir.

Il en va de même lorsqu'il affirme que l'amour s'adresse au semblant, c'est-à-dire à l'objet « a » et que toute relation à l'objet implique l'enveloppement de l'objet par l'image de soi .

Par contre, lorsqu'il affirme que la question est de savoir « *sur quelles équivoques repose la possibilité pour l'objet d'amour de devenir objet de désir* » , lorsqu'il soutient que « *la dialectique de la pulsion se distingue foncièrement de ce qui est de l'ordre de l'amour* » et lorsqu'il redit que « *quand on aime il ne s'agit pas de sexe* » , Lacan affirme là au contraire la disjonction de l'amour et du désir sexuel.

De la dénégation au refoulement, du clivage à la coexistence inconsciente, on peut observer diverses modalités d'antagonisme de l'amour et du désir sexuel, divers types de dénouage.

Envisageons tout d'abord les diverses dénégations du désir sexuel par les amoureux.

Comme chacun a pu l'observer, l'amour implique souvent une volonté d'ignorer la sexualité qui s'y mêle. Combien de « Je t'aime » ne veulent-ils rien savoir du « Je te désire » sous-jacent, lorsque les choses ne sont pas plus crûment articulées au coeur de cette ignorance même. Ceci, sans qu'il s'agisse pour autant de l'amour mystique qui, comme le précepte religieux de l'amour du prochain, ignore ou lutte pour éviter la réalisation de ses faces sensuelles et sexuelles.

Par ailleurs, il arrive que le désir sexuel veuille ignorer l'amour qui y est tressé, ceci étant, semble-t-il, plus fréquent chez les hommes.

Que l'aimé(e) soit traditionnellement appelé(e) « l'âme soeur » indique la dénégation par les amoureux de leur désir sexuel, comme si le corps n'était pas impliqué dans cette rencontre. Cette expression courante évoque en outre l'origine de cette dénégation : l'interdit incestueux qui, aux temps premiers, est

venu opérer le clivage, déjà évoqué, des courants tendres et libidineux.

L'antagonisme de deux courants ne se concrétise pas seulement dans cette dénégation : il arrive aussi que l'amour exige la répression ou le refoulement du désir sexuel.

Freud a toujours considéré que la tendresse résultait d'une inhibition de l'amour sensuel et que l'amour durable nécessitait une certaine inhibition des tendances sexuelles .

C'est probablement parce qu'elle a bien repéré ce mécanisme que la religion chrétienne recommande une certaine répression de la sexualité : l'amour, en effet, bénéficiera dans une certaine mesure de l'énergie libidinale ainsi épargnée.

Freud considérait que la puissance de l'amour pour l'hypnotiseur était elle aussi renforcée par l'inhibition des tendances sexuelles et l'on peut penser que l'amour de transfert dans la cure psychanalytique bénéficie lui aussi de l'abstention de la satisfaction sexuelle.

Ce n'est sans doute plus fréquent, mais il arrive encore dans notre culture que l'abstention sexuelle soit utilisée comme facteur du développement et de renforcement de l'amour : l'amour courtois trouve encore aujourd'hui quelques adeptes. On se souvient des options du jeune Kierkegaard à ce sujet : renoncer à la réalisation du désir pour rester un éternel amoureux.

Enfin, dans un registre plus fréquemment évoqué par nos analysants, remarquons que les pratiques sexuelles dites marginales ou « bizarres » se réalisent, non sans réticence, avec un partenaire dont on est amoureux. Ce qui se comprend dans la mesure où ces pratiques impliquent la réduction de l'autre au statut d'objet alors que l'amour implique toujours une idéalisation et une surévaluation de son objet auquel est, de ce fait, prêté toutes les qualités et perfections. D'où le conflit psychique fréquent.

Dans certains couples, au contraire, la passion amoureuse supprime le refoulement et pousse à la réalisation de comportement pervers au sens commun de ce qualificatif.

Il arrive enfin qu'un des deux partenaires accepte, précisément par amour et sous l'emprise de l'idéalisation de l'autre, cette réduction au statut d'objet qui lui est demandée – ou imposée – par le partenaire . Chez ce dernier par contre, l'amour est rarement présent. L'histoire d'"O" en est une illustration extrême. Si "O" se soumet aux fantasmes de son amant, par amour et pour l'amour, l'amour de

celui-ci pour "O" reste problématique. De même, l'héroïne de *Neuf semaines et demie* rentre, par amour mais non sans peine, dans les scénarios fantasmatiques de son amant. Elle attend en échange l'amour. Mais, si ce dernier la désire assurément, il ne s'agit pas pour lui de l'aimer. Et lorsque finalement l'amour lui vient à lui aussi, lorsqu'il lui dit enfin « Je t'aime », il est pour elle déjà trop tard. Elle a décidé de le quitter et ne reviendra pas sur sa décision. Nouvelle illustration, s'il en fallait, de la non-simultanéité des amours humaines.

L'amour et la tendresse induisent donc – ou impliquent – dans un certain nombre de cas, une répression voire un refoulement du désir sexuel et en tout cas celle du désir sexuel marginal et « pré-génital ». Il faut néanmoins noter que dans d'autres cas, l'amour rend possible d'assumer la fonction d'objet du désir de l'autre. Si de nombreux parlêtres réussissent, malgré le clivage d'origine oedipienne, à faire d'un même partenaire, au moins momentanément, à la fois leur objet de désir et leur objet d'amour, et si de nombreux couples réussissent à allier ces courants oedipiennement antagonistes, on voit que ces alliages, fort divers d'ailleurs selon les individus, n'ont rien de naturel, pour les hommes en tout cas. Les femmes semblent vivre avec plus d'aisance cet alliage de la tendresse et de la sexualité. Bien plus, elles en font souvent l'apologie et en regrettent souvent l'absence dans leur couple. Nous savons qu'elles sont nombreuses à refuser le sexuel sans amour et que celles qui l'acceptent tombent fréquemment, souvent malgré elles, amoureuses de ce partenaire sexuel qui ne devait être qu'un amant de passage.

Bien que nous ne nous limitions pas dans cette réflexion aux couples mariés, il est intéressant de noter que les sociologues nous disent que le divorce est sept fois sur dix demandé par la femme. Ces enquêtes sociologiques indiquent que la femme ne se satisfait pas du clivage qui l'amène à vivre une sexualité sans amour dans le mariage et un amour conjoint à la sexualité avec un amant, clivage qui est, on le sait, fort bien supporté voire revendiqué par les hommes.

Avant de conclure sur ce point, remarquons le prix à payer, par le biais du symptôme et de la névrose, lorsque le conflit qui oppose amour et désir sexuel ne peut se résoudre que par un refoulement, fût-il partiel, de la sexualité au lieu d'être résolu au sein d'une intrication ou dépassé dans des multiples formes possibles de la sublimation.

Du monadisme narcissique de l'amour

Quoi qu'en pensent les amoureux, la clinique psychanalytique démontre quotidiennement que l'Amour est fondamentalement égocentrique.

Freud, dès le début de ses recherches, a attiré l'attention de ses lecteurs sur cet égo-centrisme. Très tôt, il affirma qu'il n'y a que deux types de choix amoureux : le choix narcissique et le choix par étayage. Ce dernier, s'il n'est pas narcissique, est à tout le moins égocentrique puisqu'il consiste à aimer quelqu'un qui évoque en nous le grand Autre originaire : celui qui nous a nourris ou celui qui nous a protégés.

D'ailleurs, bien qu'ils distinguent ces deux types de choix, Freud, et Lacan à sa suite, insistent surtout sur le caractère fondamentalement narcissique de l'amour. Autrement dit, dans l'amour, il s'agit essentiellement de s'aimer soi-même. Avec Freud, on peut distinguer dans ce soi-même celui qu'on est, l'enfant qu'on a été et celui que l'on voudrait être autrement dit l'idéal du moi . C'est à différentes places que le partenaire amoureux est invité à siéger– ou à s'étendre...

Dans un premier temps de son enseignement, Lacan distinguait l'amour comme passion imaginaire et l'amour comme don actif relevant du registre du symbolique. Cet amour symbolique vise toujours, au-delà de la captivation et de la capture imaginaire, l'être de l'aimé et sa particularité. Cet amour est celui d'un sujet qui se réalise symboliquement dans la parole et qui aspire au développement de l'être de l'autre. C'était pour lui, le seul amour que l'on pouvait réellement appeler amour . Ne croyait-il plus à l'existence possible d'un tel amour – symbolique – lorsqu'il déclarait plus tard aux Facultés universitaires Saint Louis de Bruxelles : « *Il n'y a rien que moi-même que j'aime dans mon semblable* » ou lorsqu'il affirmait qu'il n'y avait dans l'amour « *aucune place pour une quelconque transcendance de l'objet* » ?

Ne croyait-il plus à un amour qui ne soit pas uniquement narcissique, à un amour marqué par le symbolique ? Cela est probable, nous connaissons son pessimisme. Regrettons néanmoins qu'il ne se soit jamais expliqué sur ce revirement et posons-nous la question de savoir si notre clinique nous indique qu'il faut tout à fait le suivre sur ce point.

Il est vrai que certains poètes ont souligné, eux aussi, ce monadisme de l'amour, certains depuis longtemps déjà.

Ronsard, par exemple, faisant dire à celui qui se languit d'amour : « *Je voudrais bien – je traduis librement le vieux français– je voudrais bien afin d'apaiser ma peine, être un narcisse et elle une fontaine, pour m'y plonger une nuit de*

repos » . Plus près de nous, Sacha Guitry disait cette nature foncièrement narcissique de l'amour par cet aphorisme : « *J'aime qu'on m'aime comme j'aime quand j'aime* » ; tandis que Ch. Bobin écrit « (...) *Je vous aime ; j'aime cet amour dont je vous aime (...). Nous sommes seuls dans le jour, mais nous serions incapables de découvrir cette solitude si quelqu'un ne nous faisait l'offrande amoureuse. La révélant, en pensant l'abolir. L'aggravant en croyant la combler* » .

Tout ceci met évidemment en question l'affirmation de bon nombre de contemporains qui croient que l'Amour, surtout lorsqu'il s'éprouve avec un grand A, soit un bien meilleur lien que le désir sexuel lorsque l'on veut faire route ensemble pendant un certain temps, voire, toute la vie durant.

Les difficultés inhérentes à l'amour imaginaire sont évidentes. La métaphore de la fontaine indique bien l'impossibilité de la cohabitation durable de deux narcissismes si, du moins, l'un des deux ne renonce pas, provisoirement en tout cas, à la réalisation au profit de celle de son semblable.

Par ailleurs, il y a longtemps déjà, Freud a mis en évidence une autre difficulté liée à la nature même de l'amour : perte de l'amour de l'autre implique toujours en effet une perte de l'amour de soi et l'idéalisation amoureuse de l'autre implique toujours une diminution de l'estime de soi. Ceci implique un besoin parfois vital de l'amour et de l'idéalisation reçus en retour. Et voilà l'amoureux (se) bien dépendant(e), et bien prisonnier(ère) de l'aimé(e).

Si l'amour était réciproque, s'il était simultanée et s'il était éternel, il serait une illusion bien utile au narcissisme indispensable à notre vie et au maintien de notre structure.

Mais ce n'est pas le cas. Nos amours ne sont jamais tout à fait réciproques et si d'aucuns objectent à ceci que Lacan a affirmé le contraire, c'est qu'ils oublient le commentaire que Lacan a donné de cette affirmation. Pour Lacan, l'amour est toujours réciproque en ce sens qu'il demande l'amour et ne cesse de le demander . Si nos amours sont ainsi tyranniques, elles ne sont donc jamais tout à fait réciproques et simultanées. D'où les fréquents chagrins d'amour, et les épisodes de dépressions narcissiques qu'ils impliquent. D'où aussi ce sentiment d'obligation ou de devoir qui peut affecter celui ou celle qui se sent moins aimant ou moins aimante que l'autre.

Remarquons encore que, même si ces amours réciproques et éternels existaient, il n'est pas sûr qu'il s'agirait là pour tous d'une douce et confortable illusion. La

clinique nous fait penser que d'aucun(e)s trouveraient certainement ce nirvana plutôt mortel.

Avant de conclure sur ce point, deux notes encore concernant les thèses de Lacan.

Qu'il n'y ait aucune transcendance de l'autre me semble vrai pour la passion amoureuse mais moins vrai pour l'amour qui n'est, me semble-t-il, Lacan l'affirme lui-même, jamais indifférent à la réponse ou la non-réponse reçue de l'autre. On sait aussi les catastrophes subjectives qu'entraîne parfois la non-réponse, l'abandon ou la disparition de l'objet d'amour. En ce sens, la transcendance me semble moins absente que Lacan ne l'affirme ici, ce qui ne veut pas dire que cette ouverture à l'autre soit autre chose que de l'égoïsme.

D'autre part, concernant cet égoïsme, je ne serais pas, quant à moi, aussi radicalement pessimiste en ce qui concerne la possibilité d'un amour tel que Lacan le décrivait dans *Les Écrits techniques*, c'est-à-dire d'un amour qui s'adresse à l'autre dans sa particularité et dans son être, d'un amour qui accepte ou qui vise le développement de l'être de l'autre, bref, d'un amour qui aille à l'autre au-delà de la capture imaginaire.

Ch. Melman semble aussi le croire possible à condition, précise-t-il, que l'amoureux ait effectivement conclu le pacte oedipien avec le père. En effet, ce pacte avec le père inscrit la reconnaissance symbolique du sujet, de telle sorte que la reconnaissance imaginaire par le regard de l'autre ne lui sera plus nécessaire avec une même contrainte et une même intensité .

L'expérience de la cure nous amène bien sûr à constater que les amours apparemment les plus oblatifs peuvent s'enraciner dans les narcissismes les plus durs. Néanmoins rien ne prouve que tout amour altruiste se réduise à de telles satisfactions narcissiques. Par ailleurs, si la cure psychanalytique met en évidence le narcissisme qui se cache derrière les amours apparemment les plus désintéressés, dans ce même mouvement, l'analyse ne permet-elle pas à l'analysant de choisir en connaissance de cause soit de redoubler sa quête narcissique, soit de rencontrer l'autre dans un au-delà de son narcissisme qui ne soit pas pour autant négation de celui-ci ?

À clamer tout dépassement du narcissisme impossible et à ridiculiser toute relation symbolique ou oblatif – cela c'est entendu – le psychanalyste s'appuie-t-il sur ce qu'il peut observer ou se fait-il nouveau moraliste à partir de ses propres choix de vie ? Remarquons au passage qu'il s'agit là d'une dérive

narcissique qu'il n'est jamais facile d'éviter en ces matières .

Du nomadisme de l'amour

Comme le mythe qui décrit les multiples aventures du dieu de l'amour, notre expérience clinique – et notre expérience de la vie – nous indiquent que l'amour, surtout celui des hommes, n'est pas sans avoir un certain goût pour le nomadisme. Contrairement à ce que l'on pense souvent, l'amour ne rime pas systématiquement avec toujours et son nomadisme n'est pas nécessairement moindre que celui du désir. Il peut ainsi brusquement s'évanouir lorsqu'un autre objet aimable apparaît dans le champ du sujet ou encore lorsqu'un comportement de l'aimé(e) prêle à sa désidérialisation.

Ceci induit non seulement une grande dépendance de l'amoureux(se) par rapport à l'amour de l'aimé(e), mais aussi une grande fragilité et une grande précarité pour la subjectivité même du même amoureux. Et celui-ci ou celle-là risque de tomber de haut lorsque le petit dieu Cupidon désertera le couple : d'autant plus haut que l'idéalisation réciproque aura été accentuée. Je ne m'étendrai pas sur les ravages bien connus de l'aveuglement amoureux.

Cette caractéristique intrinsèque de l'amour n'a donc rien de rassurant pour l'avenir d'un couple dont il constituerait le principal pilier.

Ma mère, mon amour

Il nous faut aborder à présent une difficulté supplémentaire liée au développement du courant tendre dans le couple. Cet amour et cette tendresse convoquent en effet fatalement au sein du couple l'amour de l'Autre maternel originaire, aux sens génitif et objectif de l'expression. Si cette évocation n'est que parfois consciente, elle est toujours inconsciemment présente en ce sens que l'amour évoque toujours, d'une façon ou d'une autre, pour la femme comme pour l'homme, la représentation inconsciente de la Mère. L'homme s'adresse en effet toujours au grand Autre maternel archaïque à travers et au-delà de sa partenaire en amour. Et sa compagne en fait tout autant, ce qui n'est pas sans induire un certain trouble chez l'homme auquel s'adresse une demande insistante d'amour maternant. De plus, dans certains couples, c'est en tant qu'identifié à la

Mère – par exemple, à celle qu'il ou qu'elle aurait voulu avoir – que l'amoureux s'adresse à son partenaire. « Je t'aime comme j'ai été aimé par Elle », ou plus souvent : « Comme j'aurais voulu qu'Elle m'aime » pourrait-il dire s'il connaissait la face inconsciente de son amour. Quand bien même ces amoureux se croient deux, homme et femme, ils jouent, sans le savoir, une partie à quatre : deux enfants amants et aimés de deux mères.

Dans le couple de Joyce, cette incarnation maternelle était très radicale et très consciente : il avait le sentiment de porter sa femme dans son ventre, ce qui est, disait Lacan, « *le pire égarement que l'on peut éprouver pour quelqu'un qu'on aime* » .

Les conséquences de l'irruption de l'Autre maternel dans le couple sont multiples. Elle entraîne parfois une jouissance sexuelle accrue du fait même de la transgression de l'interdit évoqué en même temps que la représentation maternelle. Le plus souvent cependant, c'est l'impuissance et la frigidité qui s'ensuivent. Cette irruption du maternel est le plus souvent inconsciente. Elle est cependant parfois utilisée quasi consciemment à des fins de défense par rapport à la jouissance.

Ainsi, une charmante et avenante personne avait séduit plus d'un amant sans jamais atteindre l'orgasme. Il s'avéra qu'ainsi elle restait fidèle à l'amour de son père et obéissante au désir de sa mère. Sans doute était-il aussi important pour elle de conserver par là son désir insatisfait. Elle m'expliqua un jour comment elle se privait de l'orgasme en faisant appel, quasi consciemment, à l'image de sa mère entrant dans la chambre où elle s'ébattait avec son amant, à l'instant précis où elle arrivait au bord de la jouissance. « Ainsi, disait-elle, je bloquais le plaisir qui arrivait ». Elle se rendit compte alors qu'elle répétait le « blocage » auquel elle se contraignait enfant avant que le plaisir qui montait en elle explose lorsque son père la faisait « sauter sur ses genoux ».

Par ailleurs, comme je l'ai déjà évoqué, vous savez que Freud voyait dans l'irruption maternelle inconsciente dans le couple une des raisons majeures du clivage qui amenait l'homme à exclure la sexualité du couple, à n'y vivre que tendresse et amour, tout en recherchant à l'extérieur celle avec laquelle il pourrait jouir sexuellement sans arrière-pensée maternelle : une femme d'une origine sociale inférieure, une voisine plus légère que l'épouse, une fille de petite vertu, soit encore une prostituée.

On sait que les choses sont bien plus compliquées que cela et que l'on n'échappe pas si facilement à cette emprise du maternel puisque, dans l'inconscient du sujet,

la prostituée peut aussi bien que la vierge servir de support à la réalisation imaginaire de l'inceste avec la Mère (l'Autre maternel).

L'amour du père

Parfois, mais moins souvent, et en tout cas moins fondamentalement, c'est la représentation du père oedipien qui est évoquée par la femme, ou encore par l'homme lorsque celui-ci est resté trop attaché à son Oedipe inversé. Cette irruption du paternel peut entraîner évidemment des difficultés fort semblables à celles qu'entraîne l'irruption du maternel : frigidité, impuissance ou fuite de la relation notamment.

Le roman autobiographique de Sandra Thomas illustre une telle irruption du père lors de ses premières relations sexuelles avec un jeune condisciple, nord-africain comme son père qui l'avait abandonnée bien avant sa naissance. Quelques heures après ces relations qui lui furent «*très agréables*», elle est assaillie par «*d'horribles douleurs à la gorge comme si quelqu'un m'étranglait*». L'analyse entreprise à cette occasion la mènera à la découverte d'un amour inconscient pour son père, amour dont elle n'avait pu faire le deuil .

Quelles issues les parlêtres ont-ils trouvé à cette nouvelle impasse ?

Freud, en son temps, proposa que pour être heureux en amour, il fallait que l'homme ait surmonté le respect pour la femme et qu'il soit familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère et avec la soeur . Je ne vois pas pourquoi il n'a pas mentionné le père et le frère. Je ne vois pas non plus pourquoi il ne dit pas un mot de l'issue pour la femme. Nous pouvons néanmoins déduire de l'ensemble de son texte que, du côté des femmes, l'obstacle à surmonter sera celui de son refus de trouver plaisir ou jouissance à être prise, à se laisser prendre, à se faire prendre, au lieu même de l'objet « a » de son partenaire, et qu'elle a par ailleurs à surmonter le refus, très commun, de reconnaître et de se familiariser avec ses désirs incestueux – principalement ceux qui concernent la mère puisque ce sont les plus archaïques, et souvent les plus refoulés.

On voit, ici encore, le danger d'une trop grande valorisation culturelle de l'Amour – avec grand A – et de l'Idéalisation amoureuse. D'une façon limitée sans doute mais réelle néanmoins, nos sentiments et réactions inconscientes sont influencés par la culture dans laquelle nous évoluons. Cette surévaluation de

L'Amour et de la tendresse ne peut paradoxalement que redoubler l'insatisfaction dans le couple dans la mesure où le versant oedipien, et plus spécifiquement maternel, de cet amour et de cette tendresse n'est pas reconnu et assumé.

Amour, agressivité, haine et sadisme

Une dernière difficulté structurellement liée à la présence de l'amour dans le couple réside dans sa liaison inévitable à l'agressivité, la haine et le sadisme. La place va nous manquer pour traiter différemment, comme cela conviendrait, ces trois réalités psychiques.

Cette présence de l'agressivité, de la haine et du sadisme est, elle aussi, relativement peu reconnue par les amoureux.

Beaucoup d'analystes même sont prêts à nier cette fondamentale intrication de l'agressivité, de la haine et de l'amour.

Néanmoins, lorsque les analyses sont menées assez loin, on ne peut que constater à nouveau ce que Freud avait déjà observé :

« L'agression constitue le sédiment qui se dépose au fond de tous les sentiments de tendresse et d'amour unissant les êtres humains – à l'exception peut-être, ajoutait-il, du sentiment d'une mère pour son enfant mâle. »

Il était aussi convaincu par ses analysants que l'amour se trouvait le plus souvent accompagné de motions de haine visant le même objet, alliage provenant des stades premiers de l'amour, incomplètement dépassés. Le premier de ces stades étant celui de l'amour dévorant ou incorporant du stade « oral », le second, celui de l'amour emprise du stade qu'il appela sadique-anal .

Outre le néologisme « hainamoration » qu'il substitue à l'antique énamoration, on retrouve chez Lacan cette même conclusion : « *La haine suit comme son ombre cet amour pour ce prochain qui est aussi de nous ce qui est le plus étranger* » , « *La vraie amour débouche sur la haine* » , « *Ne point connaître la haine, c'est ne pas connaître l'amour non plus* » , et plus radicalement encore, « *Il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ce serait l'assurance-haine aussi* » .

On se souviendra ici de la formule de Juliette évoquant Roméo : « *Mon unique amour émane de mon unique haine* » très justement rappelée à notre souvenir par J. Kristeva .

Un indice probant et observable par tous de la présence de cette haine inconsciente au coeur de l'amour me semble être son apparition, parfois foudroyante, lorsque le couple se défait et que les ex-amoureux en viennent à s'entre-déchirer dans ce temps de l'après-conjugo.

Dans la vie quotidienne du couple, cette haine, le plus souvent refoulée, se satisfait néanmoins de multiples façons : oublis et actes manqués, vœux de mort aussitôt pensés, aussitôt refoulés, craintes répétitives que la maladie ou l'accident emporte le bien-aimé, rejets ou négations des pensées, projets et affects du partenaire, impuissance sexuelle, éjaculation précoce et frigidity, rêves et rêveries de mutilation ou de décapitation, etc. Les rejetons de la haine inconsciente sont multiples et variés.

Avons-nous quelque moyen à notre disposition qui nous permettrait de diminuer les effets dévastateurs de ces pulsions agressives, de ce sadisme et de cette haine dans le couple, quelque moyen autre que le refoulement qui ne fait qu'en multiplier la toxicité, fut-ce par le détour d'un surcroît d'Amour ?

L'expérience psychanalytique indique qu'il est bien plus adéquat de reconnaître ces motions agressives, ce sadisme et cette haine, de les explorer jusque dans leurs ultimes déguisements et retranchements. Car là seulement gît quelque chance de sublimation non névrotisante, celle qui devient possible suite à la symbolisation.

Pour conclure

Pour conclure ce cheminement au travers de ces paradoxes de l'amour, constatons que, malgré toutes ces apories existentielles– et sans doute partiellement à cause d'elles– la vie de couple est préférée par beaucoup à la vie de célibataire. Si le malaise est certain, il ne détourne pas du couple tous les humains : tant s'en faut. La question est donc de savoir comment dépasser certaines des impasses du désir et minimiser certaines des nuisances de l'amour.

On connaît quelques « solutions naturelles » à ces embûches de l'amour : le changement de partenaire lorsque la difficulté survient, l'entretien de deux ou trois relations parallèles ou la passivité fataliste et l'acceptation d'une vie résignée

de couple insatisfaisante sur le plan de l'amour.

Lorsque les chemins « naturels » échouent ou laissent insatisfaits reste pour ceux qui la souhaitent, l'expérience psychanalytique, expérience de l'amour et du désir, ainsi que de l'agressivité et de la haine dans leur radicale pureté.

« Apprendre à aimer » était pour Freud, sinon un but, du moins un des effets possibles de la cure. Sans doute était-il un peu optimiste.

Nous avons fait remarquer le pessimisme de Lacan en ce qui concerne la possibilité d'un amour qui ne soit pas trop parasité par le narcissisme, par l'agressivité et par la haine. Il est néanmoins intéressant de remarquer que, malgré son pessimisme fondamental et sa méfiance par rapport aux illusions de l'amour – « erreur existentielle », disait-il –, Lacan entrevoyait dans les dires de la cure la possibilité d'une émergence « *d'une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour* ». Plus tard, il affirmera encore que « *c'est à frayer la voie d'un "refleurissement" de l'amour en tant que l'"(a)mur"* » que la psychanalyse peut servir, le concept d'« (a)mur » venant souligner la nécessité d'un amour qui prenne en compte l'objet « a » et le mur qui, irrémédiablement, sépare l'homme et la femme .

Ne serait-il pas étrange d'ailleurs qu'un psychanalyste envisage la possibilité d'un au-delà de l'aliénation d'un sujet à son fantasme et donc d'une libération du désir, tout en tenant pour inaltérable le lien structurel qui lie l'amour et le narcissisme d'une part, et celui qui noue l'amour et l'agressivité à la haine d'autre part ?

Répetons-nous. S'il décrète tout dépassement du narcissisme impossible, s'il affirme le lien amoureux irrémédiablement tissé à celui de l'agressivité et du sadisme, s'il affirme le sujet définitivement aliéné à son fantasme, le psychanalyste se réfère-t-il bien à ce que sa clinique lui permet d'observer ? Ou bien se fait-il, à partir de ses a priori, nouveau guide de vie, ou, si l'on préfère, nouveau directeur de conscience ? Je pense pour ma part que l'analyste ne peut se faire ni apôtre de l'Amour oblatif et de la sublimation, ni apologiste de l'Amour narcissique, ni non plus de l'assouvissement du désir, de l'agressivité et de la haine.

Sa fonction et son éthique consistent à soutenir l'analysant dans sa recherche de la vérité de son désir et de ses amours, de leurs déterminants inconscients, de la fonction qu'il attribue à son insu à l'autre et de la jouissance qu'il trouve au coeur de son malaise ou de son enfer conjugal.

La psychanalyse, disait à mon sens très justement Lacan, s'arrête au deuil de

l'action morale dont elle n'est que le prélude. Et ceci, non par principe idéologique mais simplement pour que l'analyse reste possible . Freud soutenait une position semblable lorsqu'il écrivait que l'analyste ne pouvait assumer le rôle de Moi Idéal pour son analysant : ce serait, disait-il, un obstacle de plus pour l'analyse qui consiste «*non à rendre les réactions morbides impossibles mais à donner au Moi la liberté de se décider dans un sens ou dans un autre* » .

Cela étant, à partir de l'ensemble des observations ici rassemblées concernant le réel de nos amours, on peut déduire qu'un amour ne sera vivable et source de bonheur et de satisfactions que s'il est suffisamment détaché de ses fixations oedipiennes et familiarisé avec ses nouages aux désirs sexuels, s'il a renoncé à la fusion dans l'Un et assumé le « mur » qui sépare l'homme et la femme, et enfin, si ses protagonistes ont trouvé, ou mieux, ont inventé une façon de vivre « séparés-ensemble » toute personnelle puisque, dans ces champs, il n'y a pas de solution valable pour tous et pour toutes. Il n'y a pas non plus de solutions sans insatisfactions, sauf en quelques moments privilégiés dont chacun peut mesurer après coup la part d'illusion.